

POÈMA

PER ENRIC FRÈRE

En las carrièiras d'aur de Montpelhièr
ont lo tantòst vojava sa patz blonda
avem seguit d'un sòmi sens parièr
lo fiu dau temps de la nòstra jovença.

A son cèu fernissent, de tota mena,
s'assecutavan las sasons
e lo vent d'aut sus lo Peiron
cantava lo secret de las Cevenas.

Lo beu secret nevós de l'Òrt de Dieu,
quand ven la prima doça
lo beu secret de las combas d'abriu
amb las seus flors traucant la mossa,

los mases sols, los vilatges, las vilas,
detràs das serres enfosquits
los bòsques muts amb d'esquillas
entre las matas de garrics.

Las Cevenas son blavas e londanas
la vila viu de nòstre espèr.
Ara que pican las campanas
tornarem en silenci dau desèrt

POÈME

POUR HENRI FRÈRE

*Dans les rues dorées de Montpellier
où le soir versait sa paix blonde
nous avons suivi d'un songe sans égal
le fil du temps de notre jeunesse.*

*A son ciel frémissant, de toutes sortes
se poursuivaient les saisons
et le vent du Nord au Peyrou
chantait le secret des Cévennes.*

*Le beau secret neigeux de l'Ort de Dieu
lorsque vient le printemps
le beau secret des combes d'avril
avec ses fleurs trouant la mousse,*

*les mas solitaires, les villages, les villes,
derrière les monts assombrés
les bois muets pleins de sonnailles
entre les bosquets de chênes.*

*Les Cévennes sont bleues et lointaines
la ville vit de notre espoir.
Maintenant que sonnent les cloches
nous rentrerons en silence du désert*



Céramique, 21 x 30 cm, coll MR

La devise de la Licorne pourrait être la sienne : « À mon seul désir »

Il ne s'est jamais soucié de modes ni de dogmes. Pas plus que de gloire ou de fortune. Le seul empire de sa vie a été la création. Inlassable et patiente. La création procède de la poussée végétale. Il est vain de prétendre la diriger, la planifier, la prévoir. Alors qu'elle est imprévisible et irrépressible. A faute de n'être pas.

Chez lui, le corps féminin, corps glorieux de l'espèce, est le motif, l'objet, la source inépuisable de l'imaginaire, et, comme dans la vie éternellement changeant et pareil, inépuisable en sa richesse, cause perpétuelle d'émerveillement. A la pointe avant des boules humaines venues du fond des âges, il est la fleur suprême, la figure de proue de la création. Le défi sans cesse dressé contre le temps et la mort.

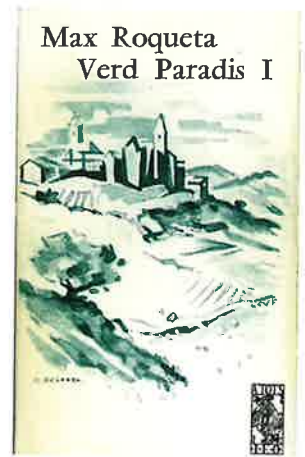
Entre le monde de divinités qu'il a modelés de ses mains, comment et pourquoi oublier sous les grands chênes du Moli d'En Cassanyes, à Sorède, la grande statue couchée, toute blanche dans les jeux de la lumière et de l'ombre, soulevée dans son immobilité souveraine, par une longue une infinie boule marine. Misère de l'art, cette splendeur reste périssable.

Ces figures tirent leur puissance de ce qui, non dit, s'exhale pourtant de leurs formes en repos ou en mouvement. Quelque chose comme une attente, comme un espoir, comme une certitude. Le fruit déjà pressenti dans la fleur. Une paix d'aurore. L'affirmation paisible et souveraine de la vie. Ces dessins, ces gravures, ces sculptures, portent toutes en elles un au-delà de la simple nature. C'est la part secrète de l'artiste, le signe de la relation, de son accord avec un univers aussi fragile, aussi menacé, aussi éphémère qu'il puisse être. Comme dans tous les domaine de l'art, cela s'appelle, au seul sens vrai, profond et si rare du terme : poésie. Qui est aux hommes ce qu'est à l'arbre, la branche des oiseaux.

Max Rouquette (novembre 1983)



Portrait de Max Rouquette.
1952, fusain, 32 x 40 cm (collection Max Rouquette)



Couverture de la 2e édition de
Verd Paradis 1, 1968

Max Rouquette a dédié à Georges Dezeuze un poème des *Sòmis dau matin / Songes du matin* (1937)

Per Jòrdi

Que te'n sovenga, Jòrdi, de l'aleia
ombrosa onte fugissián de pavons
e d'aquela èrba que congrea
dinš lo silenci au pargue fons

e de la muralha tan blanca
a l'arratge dau pur miejorn
dau fanabregon lis de branca,
de son ombra e de sa frescor.

E te'n sovenga, amic, de la garbieira
rossela au mitan de l'airòu,
e de la foscòr de l'eusièira
ontè la tortora se dòu.

S'au recòrd ton tristum s'amorra,
ausís lo plor de la tortora,
teune e doç coma un cant de fònt
que s'esperlonga au fiu de l'ora.

Pour Georges

*Qu'il t'en souviennè, Georges, de l'allée
ombreuse, où s'enfuyaient des paons
et de cette herbe qui grandit
dans le silence au parc profond*

*et de la muraille si blanche
sous la rage du pur Midi,
de l'alisier à branche lisse,
de son ombre et de sa fraîcheur.*

*Et qu'il te souviennè aussi du gerbier
blond au milieu de l'aire,
et des ténèbres des yeuses
là où gémit la tourterelle.*

*Au regret, si ta tristesse incline,
écoute le pleur de la tourterelle
doux et léger comme chant de fontaine
qui s'éternise au fil de l'heure.*

« *Qu'il t'en souviennes, Georges, de l'allée ombragée où s'enfuyaient des paons !!* »

Ce furent les premiers vers que je dédiais à une amitié, sœur du siècle, parallèle à sa marche chaotique de roi maudit. Une amitié qui a résisté à toutes les ombres, à tous les drames, à tous les cahots et à toutes les absurdités de l'histoire.

Né à l'ombre de son père, homme d'une singulière et imposante figure ; un homme libre vis-à-vis de tous pouvoirs et embrigadements. Et dont il doit payer le prix, qu'importe. On sait encore, ici, la valeur de son message. Il a fait école, sans l'avoir désiré. Et plus profondément encore qu'on ne croit.

Georges Dezeuze a suivi les mêmes chemins, les plus secrets, les plus animés de la garrigue et de la mer. Fidèle au temps, comme aux hommes, aux paysages, souvent secrets, dont il a saisi, mieux que personne, l'âme cachée entre ses ombres et ses lumières, la vibration du mystère dans l'air. Fidèle encore à ce qui, dans un visage, émerge, impalpable, insaisissable, d'une âme unique et pour cela infiniment précieuse et qui jamais ne reviendra. Un certain Languedoc qui vivra, grâce à lui, à travers le temps, au-delà de tous les avatars de l'histoire. Et son amour des objets les plus simples de la vie ordinaire : amoureuxment caressés d'un pinceau qui les remet dans leur lumière et dans leurs ombres, fiasques, bougeoirs, assiettes chargées de fruits, nous restituent cette ambiance de jeunesse, où, loin des soucis du quotidien, le regard d'enfance sait encore s'attarder à la contemplation. Et restituer à la vision de l'esprit, les liens mystérieux qui nous lient aux choses, à l'étrange réalité, à ses questions, à l'immensité de rêve éveillé qu'elles ouvrent au regard intérieur. Et le domaine, et les visages multipliés à l'infini, du temps.

Pour Colette Richarme Quelques réflexions autour d'un peintre et de son œuvre

par Max Rouquette

Parler d'un peintre quand on ne l'est pas soi-même, c'est pratiquer l'art de la paraphrase ou celui de la métaphore. Ce n'est pas le plus mauvais chemin. A condition d'utiliser un langage médiateur. Il ne peut se trouver que dans l'objet essentiel de tous les arts, commun à tous, sous mille visages, la poésie. Qui est tout essai, plus ou moins réussi, d'approcher un indicible jamais atteint. Mais que toute œuvre doit refléter, à quelque degré que ce soit, à faute de n'exister pas. Et ce par les seuls moyens de son art, à l'exclusive de tous autres.

On naît toujours sous quelque signe. Le père de Colette Richarme était lyonnais, expert en soieries d'Orient. Elle vécut en Chine jusqu'à douze ans. Auprès d'une mère, peintre de qualité, à cinq ans sa main savait déjà manier le pinceau.

Vivre une enfance en Chine, quelle chance fabuleuse. Et quelle curieuse aventure. Elle parlait couramment le chinois cantonais. C'est assez dire quelle perméabilité de l'esprit et de l'âme une enfant sensible pouvait offrir à une

tradition tellement fascinante qu'on ne parvient jamais à en épuiser les vertiges. Ces enfances ne s'oublient pas, qui, très souvent, déterminent une existence. Et, peut-être d'autant plus puissamment qu'on croit les avoir oubliées.

Le voyage, et même le séjour prolongé, n'est jamais exil pour un enfant. Les nostalgies leur sont inconnues. Ils baignent en s'en imprégnant, sans le savoir, dans un univers dont plus tard, ils éprouveront sans doute l'étrangeté, et qui, à de certaines heures deviendra pour eux, alors, la véritable nostalgie.

Cette Chine du début du siècle gardait ses couleurs de cinq mille ans. Rien n'y était semblable à ce qu'elle découvrirait plus tard dans la grise, la sinistre Europe de ce temps-là. C'était une aurore à qui l'ombre successive restitua cependant sa lumière.

Certes rien n'y paraît aujourd'hui, et c'est bien ainsi. Car il n'est de source réelle que celle que l'on oublie. Et dont le murmure en vous reste si discret qu'on peut aller jusqu'à l'ignorer. Alors qu'il chemine obscurément, comme ces vérités seulement apparentes parmi les brumes du songe. Celles où, voûté dans sa barque minuscule, perdue sur l'immense lac chargé d'orage, le vieux

pêcheur solitaire (n'est-ce pas un sage aussi ?) peut encore patienter pendant trois mille ans. Paysages et couleurs où vivent les interrogations et les calmes vertiges du Zen. Sans parler des soieries de Chine, objet des soins paternels, et qu'elle pouvait alors contempler. Les soieries de Chine dont elle ne sait peut être pas aujourd'hui si elle ne continue pas, obscurément, à les chercher, à les vivre, à les remuer de ses mains agiles sans jamais en épuiser les reflets de moire et les millions de vertus, les pouvoirs à jamais mystérieux de l'infinie et toujours renaissante ressource.

Pour tout artiste, son art est une sorte de pays, de véritable patrie. En ce pays, en cette patrie, il respire et s'accomplit dans toute sa plénitude. C'est là qu'il EST et non ailleurs. C'est de là et non d'ailleurs qu'il tirera le meilleur, cette part inconnue de son être, d'abord inconnue de lui-même. A condition de ne pas se laisser distraire de cet univers de l'imaginaire. Aucun autre art, aucun autre être, aucune action extérieure ne peut lui être d'aucun secours. A l'exception de quelque incitation fortuite, d'un ébranlement de l'esprit, immédiatement récupéré dans et par les moyens de son art. A l'exception aussi d'une réflexion sur l'essence de son art, à la lumière de ce qu'il peut appréhender à travers tous ses autres aspects, toutes ses autres formes.

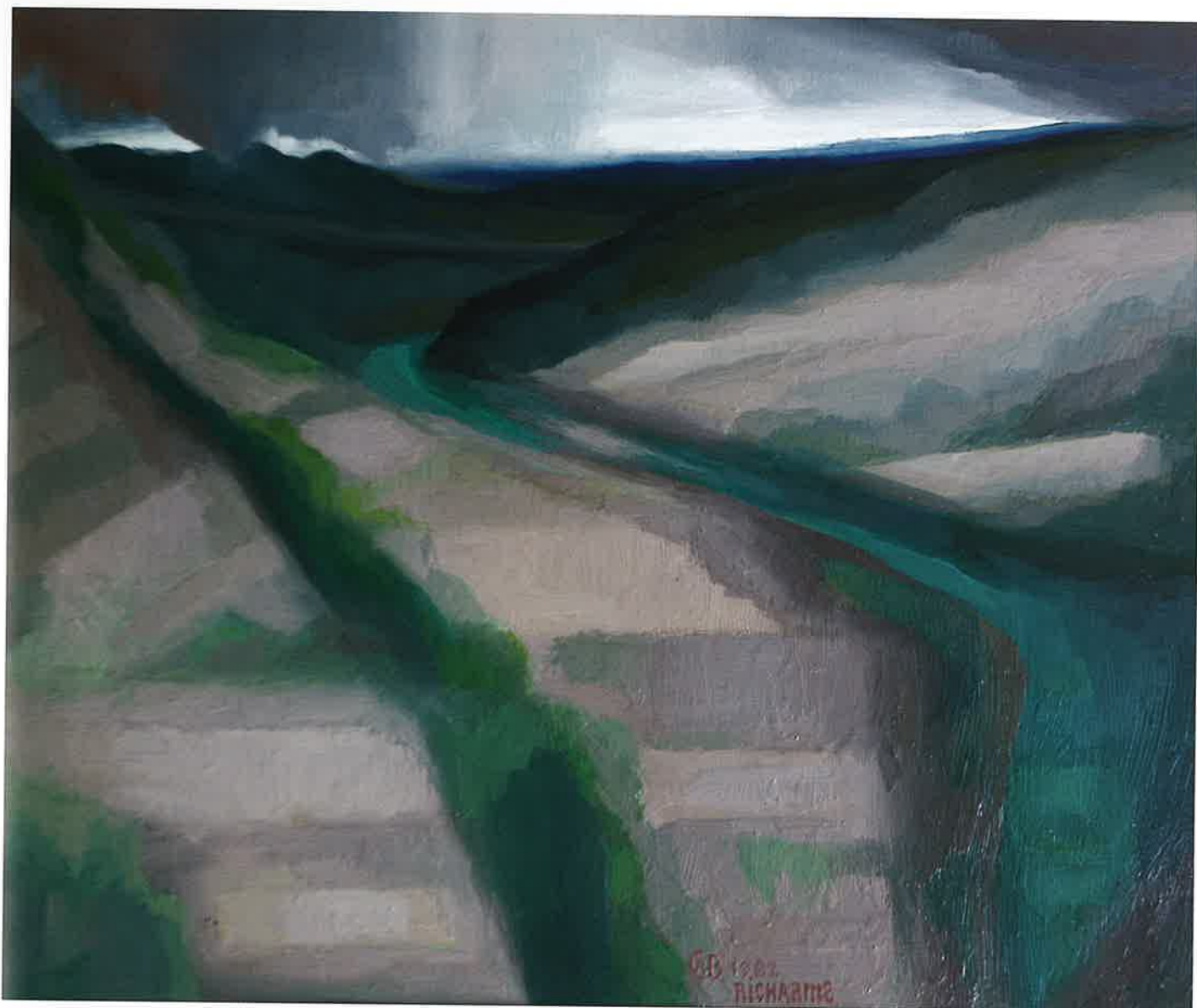
La cohérence d'une œuvre ne signifie pas forcément qu'elle est monolithique. Notre siècle en offre



Aquarelle gouachée, 32 x 40, Collection Max Rouquette



Lac Noir, Pyrénées. 1970, huile, 60 x 73 Collection particulière



Le Verdon. 1982, Huile sur toile, 46 x 55, Collection JGR

d'illustres exemples où le même génie protéiforme se rencontre chez un Picasso ou un Stravinsky. Elle n'est pas forcément l'apanage d'une création en une seule et continue coulée. Elle peut naître au contraire de l'unité d'esprit dont elle est l'expression et qui la constitue en filigrane de l'œuvre total : une continuité dans l'inquiétude, dans la recherche, dans la remise en cause incessante, et de l'œuvre accomplie, et de l'œuvre en cours. C'est une manière d'être à laquelle semble bien se rattacher le parcours de Colette Richarme. Je ne sais plus qui a dit : « Seigneur, délivrez-nous de la certitude ! ». Cette invocation pourrait être la sienne. Elle l'honore dans sa probité, dans son expérience, indifférente à tout ce qui n'est pas sa quête : succès, qu'elle connaît quand même, satisfaction de soi qui lui est étrangère. Etat d'esprit qui lui garde,

après cinquante ans de peinture, une jeunesse de cœur, une vitalité qu'on serait en droit de lui envier. A quoi s'ajoute, et cela manifestement depuis toujours, une volonté d'être, assez exceptionnelle chez une femme de sa génération. Volonté qui s'affirme tout au long de sa vie par, au-delà de l'inquiétude et des remises en cause, une fermeté étonnante dans les choix et dans le propos. Par une curiosité infinie de toutes les formes d'expression, par un a-priori de sympathie et de compréhension qui va bien au-delà de la simple tolérance. Sans le moindre souci de réciprocité. Chrétienne, la charité qui est ici le nom même de l'amour, rayonne d'elle sans éclat, mais avec efficacité et pudeur. Et une humilité profonde devant son art est le complément sans paradoxe de

cette volonté d'être. Curiosité et amour des êtres, inlassable ouverture à toute nouveauté, enthousiaste poursuite des créations qui l'interpellent sans cesse, elle épuise sans même y songer tous les possibles des cœurs purs.

La vie, l'œuvre de Richarme, sont sous le signe de cette ferveur franciscaine, de ce renoncement quasi monacal, de cette indifférence aux sollicitations du monde – on disait jadis du siècle – pour s'enfermer dans son œuvre comme dans un couvent. Mais un couvent où elle invoquerait, et ils répondent à son appel, les mille oiseaux du Paradis, les rayons ailés, les cent reflets de tous les arc-en-ciels du monde, pour peupler sa solitude, et pour sa joie et pour la nôtre, l'emplir de leurs jeux, de leurs couleurs et de leurs chants.

Max Rouquette, 1984.

Apel.les Fenosa

Orlando furioso

Allocution de Max Rouquette pour l'installation de la statue de Apel.les Fenosa à Montpellier

Un grand sculpteur catalan, Apel.les Fenosa, rencontre un jour dans l'œuvre d'un poète italien, l'Arioste, un héros français aussi inconnu qu'illustre, Roland de Roncevaux. Il fut, entre autres choses, neveu de Charlemagne. Par cela même cousin d'un autre paladin fameux qui nous est devenu cher sous le nom de saint Guilhem du Désert. Tout conspirait donc à la rencontre de ce jour.

L'Arioste donna une dimension nouvelle à la Chanson de Roland qui, avouons-le, en manquait un peu. Mais quelle dimension : la fantaisie, la folie, la démesure, qui, jusque là tant lui fit défaut. L'Olifant ne se prêtait guère à des variations infinies. L'Amour a de plus vastes registres. Donc, l'Amour fou. Comme l'entendait André Breton. Et, de surcroît, à l'italienne. Roland tombe amoureux de la Reine des Indes. Rien de moins. Cette divine avait quelque chose de commun avec Roland, ou, plutôt, avec la jument du héros, créature fabuleuse, souvenez-vous, qui réunissait en elle toutes les vertus du monde à l'exception d'une seule : celle d'exister. Mais exister n'est pas être. On n'a pas attendu Heidegger pour le savoir. Même au temps de Charlemagne, même

un sabreur d'empire savait cela, par intuitive philosophie. La Reine des Indes n'existait pas. Soit. Mais elle était. Comme son nom l'indique, Angélique procédait de l'absolu. Elle était émanation de l'Être. Et telle était bien là la quête du héros. Telle était, telle est encore, celle des poètes. Par cette part d'absolu qui, en eux, se sent séparée de l'Être, vit et se perpétue le mythe du fabuleux serpent dont les tronçons séparés n'ont jamais renoncé à retrouver l'unité perdue. C'est leur quête épuisante et jamais accomplie.

Poésie et amour, deux faces d'une seule expérience.

Roland poursuit furieusement la Reine des Indes. Il l'approche, il va l'atteindre. Il va la saisir. Hélas, à l'instant où il la voit enfin si près de lui, c'est sur le bateau déjà séparé du quai qu'elle disparaît à sa vue.

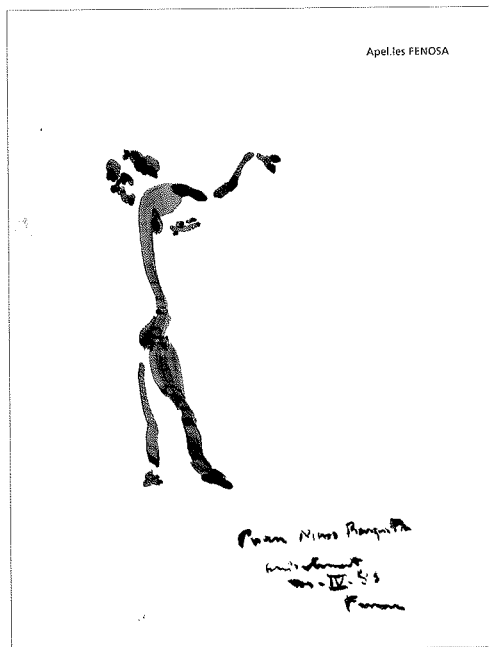
Et où ? Je vous le demande. Dans le port de Tarragone, près de Barcelone.

Et la boucle est bouclée. Les Catalans se retrouvent toujours chez eux. Même chez l'Arioste.

Maintenant, la statue est ici. Fenosa est parmi nous. A Montpellier qui, pour un Catalan, ne sera jamais terre étrangère. Roland est devant nous, au comble de sa folie, de son ascèse. Cette compagne si habituelle des poètes quand ils voient leur rêve éternellement s'éloigner d'eux, à la minute même où ils croyaient l'atteindre. Cette folie, pas toujours violente. Toujours terrible. C'est le Tasse, dans la maison des fous. C'est Hölderlin, à Tübingen, regardant passer l'eau du fleuve. C'est le silence de Racine. C'est le silence de Rimbaud. C'est Mallarmé, passant la fin de ses jours à rêver à ce livre unique qu'il ne fera pas, dont il sait qu'il ne le fera pas, et qui serait ce que sont aux yeux des Kabalistes les quatre lettres du nom de Jéhovah, ce qu'Einstein vieillissant chercha désespérément à atteindre avec une formule faite, elle aussi, de quelques lettres, et qui serait, ce livre, le seul aboutissement logique, et comme la raison d'être, la fleur finale de l'Univers.

Maintenant la statue est ici. Comme Maillol, comme Bourdelle, Fenosa, lui aussi, s'est approché de l'indicible. Loin des mots, il a tenté de l'appréhender, avec ses mains, avec la pierre et le métal. Aussi puissamment, sur un mode aussi dramatique, l'image crie.

Car la Poésie, c'est aussi ce langage.



Ce dessin au pinceau de Fenosa accompagnait une dédicace du catalogue du Musée Rodin pour une exposition du sculpteur en 1980. Nicole Fenosa l'avait adressé à Max Rouquette en 1983 pour le remercier de l'envoi à son mari du texte manuscrit de l'allocution pour Orlando Furioso.



Orlando Furioso. Montpellier. Photo JGR

Cette statue fut installée en 1983 à Montpellier. Elle se trouve actuellement à Antigone, en face de l'Hôtel de Région. Apel.les Fenosa est un sculpteur catalan né en 1899 qui rencontra à ses débuts le sculpteur catalan Manolo et le grand architecte de l'art nouveau Gaudi, et qui s'installa à Paris après la guerre civile. Dès 1921 Picasso l'avait aidé à vendre ses premières sculptures. Il sera l'ami des poètes : Max Jacob qui trouvait à son œuvre "un sentiment musical", Paul Eluard, Jules Supervielle, Carles Riba, Jean Cocteau, Henri Michaux, Josep Carner, Francis Ponge, Tristan Tzara, Tomàs Garces, Roger Caillois, Salvador Espriu, Jean Genêt, Pablo Neruda. Il sculptera des portraits de la plus part d'entr'eux.

En 1945, il réalise une sculpture pour perpétuer le souvenir du massacre d'Oradour. Elle représente une femme nue dévorée par les flammes. Les autorités civiles et religieuses s'indignèrent de la sensualité de la statue qu'ils interprétèrent comme une insulte aux victimes. L'œuvre ne fut pas mise en place.

Jean Cocteau disait : "Fenosa est la forme la plus exquise de la force". Fenosa ne suit aucun des courants de son temps. Alexandre Cirici écrit : « A ses débuts dans les années vingt, Fenosa est proche d'un archaïsme tout à fait caractéristique et fondamental de cette époque qui vient de découvrir la leçon des primitifs, de la sculpture nègre, des jouets sibériens, de l'archéologie cycladique, donc, des thématiques capables d'apporter à la culture européenne décadente la fécondité d'une vie extérieure plus forte, plus réellement vivante, à cause de sa fonction rénovatrice, cathartique et subversive...»

Dans les années 40, il évolue vers des formes ouvertes, mouvantes, fluides, une "sculpture de l'espace intérieur". C'est le peintre des métamorphoses. On pense à Tota la sabla de la mar, le roman de Max Rouquette où la sybille se fait animal, puis végétal, puis minéral. Les corps féminins de Fenosa sont saisis à l'instant de la transformation en branches et feuilles, en palmes, plumes ou roches.

Blason de l'Hérault

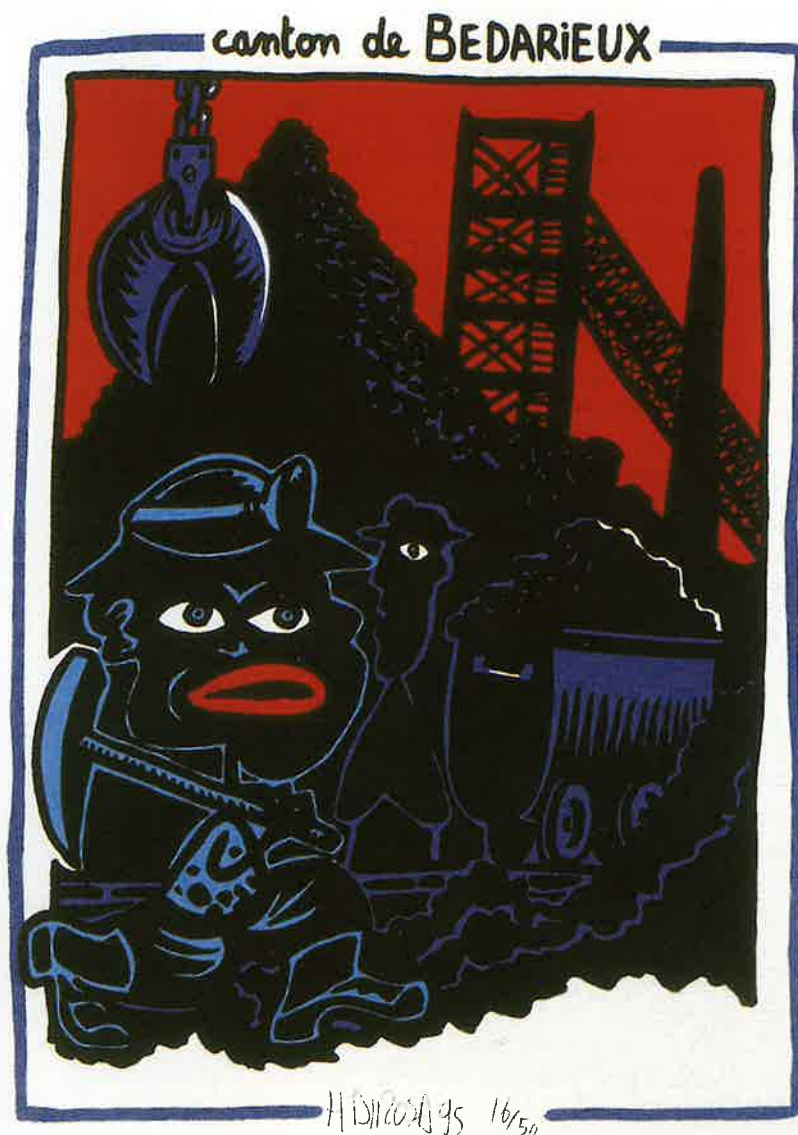
Extraits de la préface de Max Rouquette
au Livre de peintures de Hervé Di Rosa :
Blason de l'Hérault, 1996

L'art du blason a toujours, à quelque degré, enchanté les hommes. Ses figures, ses symboles, les bêtes de légende dressées dans ses écus, leur sont toujours apparues comme un condensé harmonieux de cet ensemble cahotique, ce fatras, que représente l'existence. Cet art procède du poème qui est, à la fois, image et vie. Et qui en isole, pour les mettre en évidence, aussi éphémères soient-ils, les éclats et les splendeurs inoubliées.

Cet art ne se limite pas à l'illustration de la science héraldique, celle d'une noblesse attestée par l'histoire. Et cela par ces écus, « tiercés en pal » ou animés de lions dressés, dont il faut connaître la langue ésotérique pour pouvoir les lire, et les traduire en langage commun. Toute collectivité, mieux que tout individu, peut en revendiquer l'usage à condition d'abandonner les arcanes et le jeu de symboles standardisés d'une science trop absconse.

Il n'y a rien d'étonnant que l'idée en ait pu venir aux élus du Département de l'Hérault, de demander à un artiste d'établir ainsi, dans sa pleine liberté créatrice, un blason de chacun de ses quarante neuf cantons. Pour en symboliser les aspects les plus significatifs, les plus aptes à évoquer l'esprit ou l'âme de chacun d'eux. Et de les identifier au sein de la grande unité administrative qui les englobe depuis deux cents ans. (...)

(...) Hervé Di Rosa a retrouvé sans effort ce caractère essentiel de l'esprit occitan qu'on appelle : le burlesque. La « burla », en italien, c'est la plaisanterie, la moquerie. Chez nous c'est surtout celle de soi-même et des siens. Ce qu'on nomme humour chez les Anglo-saxons. Le burlesque en



Bédarieux. 1995, lithographie, 55 x 40 cm, collection M.R

Les cantons de montagne abritent les plaines méridionales des grands vents du nord. Ceux qui contournant leurs remparts, renversent pins et wagons du côté de Narbonne, et emportent les cigales du côté d'Avignon.

Ces pays ont gardé l'âpreté des Causses, leur part de mystère et de rêve, leur regard de songe et de liberté. Jeté sur les horizons dégagés où se devine le miroir vivant de la mer. Ils ont gardé la force des bûcherons, la lente démarche des bergers. Et, par endroits, au front, la lampe des mineurs. Avec ces visages sombres où s'inscrit à la fois l'amour de la mine qui, dans tous les sens du terme, est leur vie, et qu'on va fermer à leur quête. Avec ce poids de destin qu'à chaque heure du jour elle faisait peser sur eux.

diffère. Alors qu'il y a du clin d'œil, a peine appuyé, dans l'humour, il y a chez nous, de l'éclat et du débordement, un certain degré de rage mêlée au rire, et qu'il dissimule à peine. Une violence qui accuse les traits et force les couleurs. Ce burlesque, illustré au XVIII^e siècle par le théâtre de Béziers aussi bien que par l'Abbé Favre avec *Joan-l'an-près* et *Lo sermon de Monsur Sistré*. Et, ne l'oublions surtout pas, par Rabelais, si marqué dans son œuvre par ses séjours Montpelliérains. Avec ce regard du rire que l'on porte en soi, sur soi-même et le monde. Ce rire et ce sourire, pour relativiser toute chose. Et nous délivrer de toute tendance au délire mégalomane.

Art spontané ? Art désappris, diront certains... Désappris pour un retour aux voies des primitifs. Dont on a fini par s'apercevoir que, ce qu'on tenait chez eux pour maladresse, n'était qu'expression neuve et projection d'une création intérieure née d'une profonde spiritualité. Dans la fuite devant un art classique dégénéré en académisme – il existe un académisme, aussi, de l'avant-garde – il n'y a pas seulement refus : mais quête d'un art mieux adapté à ce siècle. Les primitifs furent, souvent, des initiateurs. Même si, avec le recul du temps, on leur a reconnu la puissance des créateurs. Dans son innocente plénitude. Quoique l'on fasse, on ne peut échapper au siècle auquel on appartient. Surtout en ce temps où tant de valeurs, souvent opposées, ont sombré, de concert, et où les hommes ne savent plus s'ils sont sur un champ de ruines, où dans un monde si neuf, si en avance sur l'horaire habituel, que nul ne s'y reconnaît plus. Et où le seul refuge, en dehors du regard tragique, difficilement soutenable en continu, reste le sourire, sur soi-même. Dans le reflet, aussi, des autres. Ce sourire qui n'est que la forme désespérée de la tendresse. Elle déborde chez Hervé Di Rosa. Tendresse pour ces humains qui sont autant ses frères que l'étaient, à Villon, ses compères, dans le malheur et l'abandon. Et dont il partage

le destin et le désarroi. Et à qui il offre avec jubilation la richesse de ses noirs, de ses verts profonds et la riche fête de ses couleurs.

Les figures découvertes au fond des cavernes de la Préhistoire ne semblent pas, bien évidemment, défier quelque académisme antérieur. Il fallait bien commencer. Mais ces premiers dessins atteignaient déjà, dans leur fraîcheur et leur absence de toute contrainte, à la force et à la vie, à la puissance de l'expression, à la richesse du mouvement, à la présence invisible du désir.



Le Caylar. 1995, lithographie, 55 x 40 cm, collection M.R

Cette poussée d'allure printanière, vitale, de toute façon, ne cesse de s'affirmer au long des siècles. Le nôtre, parvenu après tant de cataclysmes, à l'extrême du doute de toutes choses, ne fait pas exception à la règle. Il explose dans la plus extrême diversité et la plus riche confusion.

Cet état, préalable à toute renaissance.

Max Rouquette, décembre 1996

La poésie est une des formes les plus pures de la présence au monde. Contrairement à la croyance habituelle qui fait, des poètes, des absents ou des ahuris, rejoignant les clowns dans une démarche hésitante et ridicule. Dont la sanction logique est le coup de pied au cul. Qui comble d'aise et fait rire les idiots.

La présence au monde, c'est la reconnaissance, au plus haut degré, de la sensation et de l'adhésion compréhensive, une sorte d'identification où la matière de l'objet passe dans l'esprit de l'homme, avec, en don princier, cette âme obscure des choses que les autres ne songent même pas à nier. Tant cette mort maternelle leur paraît évidente. Ils se privent, ainsi, de tout un univers de possibles et de réalités invisibles dont la présence vient féconder richement l'imaginaire du clown, dans ses vastes culottes multicolores, où viennent se perdre les pieds au cul des gens normaux.

À la base de toute création authentique il y a une émotion. C'est là une notion mal portée, à l'époque actuelle. Mais ne nous inquiétons pas : il en va d'une notion de mode. Or ne l'oublions jamais : la mode, c'est ce qui passe. En cette labilité se mesure sa substance, même si, de par la volonté singulièrement dictatoriale de certaines philosophies, l'émotion, dite, pour la circonstance, « affect », doit être bannie de toute psychologie, pour ne pas dire de toute prétention humaniste. On remarquera ici combien l'abstraction rejoint sa propre signification. Elle rend l'objet abstrait. Elle le dénature. Elle le néantise. Mais, dans les faits, le mot résiste. De par sa seule présence. Et du peu de cas que rencontre son remplaçant. Il se manifeste dès le choc initial. Le « coup de gong » de Claudel, à propos du théâtre des « Nô ». Ce coup que l'on a du mal à oublier. Le voudrait-on. Le poète, lui, ne l'oublie pas. Il le garde, au contraire, précieusement, dans la cellule à échos de son oratoire intérieur. Celui où, tout à son aise, il peut, autant de fois qu'il en aura le loisir, invoquer, pour l'évoquer, dans son propre langage, cet univers inconnu, et quels que puissent être ses dimen-

sions et ses pouvoirs, cette émotion première qui lui réapparaît alors, et qu'il peut contempler longtemps, avant de la revêtir des atours royaux dont il veut la parer. Afin de lui rendre, au-delà de ce que le temps, depuis le premier choc, aura pu lui ôter de sa force, ce rayonnement, aussi obscur, mais présent, que celui de certains minerais radioactifs aux redoutables avantages. L'émotion première, princesse dépouillée des signes de sa majesté, les retrouve, dans son et dans leur esprit, avec les nouveaux signes du règne, tels que le poète, seul au monde, aura su et pu lui restituer.

Vient, ensuite, la mise au point, l'assemblage des fragments, écrits séparément, hors même de toute chronologie particulièrement logique. Au seul gré de l'humeur du jour et de la rencontre avec tel ou tel thème de l'œuvre. Assemblage qui exigera des choix douloureux et des résections de nature chirurgicale. Où c'est finalement l'auteur qui se dédouble en opéré, à la fois, et en chirurgien. Mais il le faut. La statue se fait, aussi, de tout le marbre qui s'en détache.

Restera le plus pénible : la correction des épreuves. Quand on sait que, quoi que l'on fasse, il restera des fautes. Plus sensibles à certains regards que les qualités du texte. Travail décevant tout au long de sa mise en œuvre. Et qui exige des tours de piste successifs. Aussi désespérés. Surtout à la minute où l'on ouvre, pour la première fois, le premier volume enfin arrivé. Le seul jour de l'année où l'on ne se passe rien.

Mais je m'aperçois que j'ai sauté ce qui est peut-être l'essentiel : les sources, d'abord, où naît une composition. Dans le domaine littéraire, le seul où j'aie quelque expérience. Donc, les sources. Elles peuvent surgir de partout ; et même de rien. Un troubadour, et non des moindres, Guillaume IX de Poitiers, dont j'ai déjà parlé, le premier grand de la poésie occitane, n'a-t-il pas, du haut de son duché d'Aquitaine, écrit toute une ode « au pur néant » ? L'exemple vient d'en haut. Pour notre temps tenons-nous-en au réel, lisible sinon palpable. Les sources de l'écriture, je parle de celles qui me sont toujours apparues comme authentiques, ne procèdent

jamais d'une volonté pure et simple : celle d'écrire pour écrire. Sans savoir si l'on porte en soi, accumulé au long de son âge, tout un trésor d'inconnu qui ne demande qu'à s'exprimer. Encore faut-il qu'entre la volonté et le trésor se soit produit le « tilt », authentifiant la masse d'inconscient en attente de la parole qui la délivrera de sa nuit. On peut très bien écrire, hors de la fiction romanesque ou dramatique, des œuvres qui se passent de racines quasi organiques. Elles resteront coupées de cet élan de vie, de ce courant, de nature quasi animale, qui n'exclut pas la signification, mais lui prête tous les attributs et les apparences de la nécessité.

Ce choc initial peut se retrouver aussi bien au niveau d'une lecture. Un livre, mais ce n'est pas obligatoire. Un quotidien, un magazine, un récit d'aventures, tragique ou comique, le propos d'un tiers racontant un fait vrai, un rêve assez souvent. Ces rencontres sont fréquemment le fait du hasard, la rencontre d'une sensibilité du jour, et même de l'heure, avec une donnée inconnue, au moins pour l'instant.

Le caractère habituel – pour moi – d'une rencontre déterminante, c'est le sentiment d'un choc exaltant, un coup de gong monté des profondeurs. Le puits qui se met à demander la parole. Et qui vous remplit la tête de ses exigences. Mieux encore, de ses promesses. Elles sont trompeuses, parfois. Me prêtent plus de richesses que je n'en ai. Mais c'est assez rare.

Alors vient le temps, souvent étalé, de la création elle-même. Qui se nourrit d'abord de ses espérances. Du rêve de ses projections sur le futur. Puis des premières avancées qu'elles suscitent. Apportant d'autres ouvertures, d'autres idées, d'autres paroles. Avec, parfois, des changements de cap, par rapport à l'envol initial. Le mauvais passage, c'est, dès les débuts, la crainte soudaine du vide. Malgré les appels de l'intérieur. Par défaut d'avoir assez avancé dans les premiers passages à l'écriture pour jouir, déjà, de ces têtes de pont constituées par les premiers jets, venus des points les plus séduisants. Comme ces rocs jetés ici et là pour per-

mettre l'enjambement de l'eau tumultueuse d'un torrent. Et de passer sur l'autre rive. Celle de la terre ferme et des chemins tracés.

Poésie, théâtre et musique

Immense horizon. Mais, en fait, l'horizon unique. La première nommée, si on ne l'avait pas cantonnée aux petits empilements du sonnet ou même de l'ode, quand ce n'est pas dans l'Épopée de Gilgamesh, la poésie aurait pu rester ce qu'elle est : le commun dénominateur de tous les arts dans ce qu'ils ont de plus pur, de plus haut, de plus frais, de plus sublime. Leurs instants, même et surtout archi-incandescents – et un pot de lait peut l'être, chez Vermeer, comme une pomme, chez Cézanne. Comme presque tous les Préludes de Chopin, altissime poète. Comme dans les plus sublimes de ses bonds.

C'est le domaine enchanté de la vie. Son jardin secret. Sa fenêtre sur le vide fascinant de l'éternité. L'une de ses minutes secrètes. Comme quand on sent que, de la cloche, va se détacher le coup d'une heure perdue dans l'éblouissement du jour ou l'enchantement lunaire de la mi-nuit.

Et puis il y a les chemins pour y accéder. Et c'est là tout autre chose. Les sentiers incontournables. Les rigueurs. Les abandons déchirants. Et c'est là l'envers du décor. Encore le théâtre. Cet univers de contradictions. En est-il de logiques. C'est sa force finalement. Puisque sans oppositions il n'est pas de théâtre. Mais les grands, d'un beau conflit, font un ciel d'enchantement. La première scène du cinquième acte du Marchand de Venise en est un exemple d'élection.

On ne se lasse pas d'aller par les chemins des arts, de tous les arts. Là où l'homme s'oublie. Dépouille ses petitesesses. Et se détruit, s'il le faut, dans une création où il lui plaît de se perdre.

UNE DÉFINITION, PARMI TANT D'AUTRES,
DE LA POÉSIE...

La poésie est comme le mercure : on l'a, sous les yeux, on le voit, dans sa clarté d'argent, dans sa pesante fluidité, dans sa mobilité fugitive ; mais essayez de le saisir, de l'appréhender entre vos doigts, il n'y laissera aucune trace. Aussi léger, dans sa fuite, que le vent.

On a donné, et ce n'est pas terminé, un nombre infini de définitions de la poésie. Il y en aurait bien moins s'il y en avait une seule de bonne. Alors, une de plus ou de moins... quand, sans espérer atteindre l'incontournable formule capable de la définir, on peut pourtant procéder à des travaux d'approche qui, rassemblés, pourraient permettre d'en donner une idée un peu plus précise que les notions, souvent primaires, au nom desquelles de bons esprits se croient permis de la juger. Justice sommaire. J'ai connu pas mal de scientifiques, pourtant raisonnables et compétents, dans leur matière, qui la condamnaient sans appel. Non sans mépris : parlant de théories qui leur apparaissent comme futiles, non fondées, ou étrangères à leurs travaux, je les ai entendus dire : « C'est de la poésie. » On serait tenté de leur dire : « Ce n'est déjà pas si mal... si, du moins, c'en était!... » Mais, en réalité, qu'en savent-ils? Un l'a dit, un jour. Et tous les coqs du quartier reprennent la formule. Sans réflexion... Le psittacisme est une épidémie trop négligée.

La poésie est tout cela qui, à nos yeux, à nos pensées et à nos rêves, flotte dans l'air, épiphanie émanée des choses et du monde, quand on cesse de les percevoir comme objets d'analyse ou de rendement. Quels qu'ils soient. Tout cela qui est né, entre elles et nous, de ce regard passif, songeur, et aussi disponible qu'une éponge, et qui peut en appeler et en absorber la part d'eux qui n'est pas évidente. Mais qui

est en eux. Et ne peut en être appréhendée que par une très vive sensibilité, jointe à l'aptitude à l'identification avec tout cela qui nous paraît procéder de la vie et en être riche de ses pouvoirs. Ce qui ne se situe pas dans l'univers comme un corps étranger, mais, au contraire, manifeste son appartenance étroite au monde visible, s'y insère avec aisance et s'enrichit de ses innombrables rapports et liens affectifs.

Chaque objet, bien à sa place dans le temps et dans l'univers.

On peut, par opposition, parler de poésie dans les rapports qui surgissent, et s'affirment chaque fois qu'un objet se trouve revêtu, par le seul fait du regard d'un homme, d'une sorte de rayonnement, d'une espèce de fluorescence suscitée par ce regard étranger, à son contact. Alors que cette lumière étrange était bien dans l'objet. Mais, invisible, car encore isolée de l'impact de cette rencontre.

La poésie n'est pas le fait du seul poète. Elle était là. Elle l'attendait. Mais inapparente sans lui.

L'erreur est d'en faire un jeu uniquement verbal. Un exercice rhétorique. Alors qu'il s'agit, essentiellement, d'une épiphanie. Révélation d'un existant inconnu. Et ce n'est pas parce que la plupart des hommes ne le voient pas que n'existe pas cette sorte de rayonnement qui dépasse l'être des choses, et qui est le signe de leur place dans l'ordre (ou le désordre) du monde. Et de ses relations avec ce qui l'entoure. Et qui, en même temps, réagit à son rayonnement, soit qu'il l'épouse, soit qu'il le repousse. Et c'est cet aspect, inévitable, d'irréalité qui entraîne, chez la plupart des hommes, les « non-voyants » (dans l'acception de Rimbaud), le rejet de la poésie, son refus comme irréalité, songe-creux, jeux de mandarin, etc. Car il n'est pire sourd que ceux qui ne veulent entendre.

En résumé, et si l'on pouvait se permettre d'ajouter une définition de plus – si celle-ci n'a pas été encore avancée – de la poésie, nous dirions qu'elle est une approche, au plus près, dans la meilleure des hypothèses, de l'indicible. Ce sentiment, que tous les humains, même ceux qui veulent

ignorer la poésie, ont toujours éprouvé, au moins une fois dans leur vie : un brusque état de plénitude, inexplicable, aussi fugace qu'impérieux et dont ils n'arrivent pas à comprendre les raisons.

SUR LA POÉSIE...

C'est, le plus souvent, pour retrouver et rejoindre l'émotion initiale, celle qui provoqua en lui cette sorte de rayon vert qu'est le sentiment poétique, que le poète, au moins dans ses débuts, se servant d'elle, dans le dessein de le faire partager aux autres, en cherche et trouve les sentiers de l'expression par la parole. Même si ce n'est pas dans la pureté ni la puissance initiales. Mais qu'importe ? Déjà se dessine, en lui, pour lui, initiation première, le soupçon qu'il est d'autres voies que celle d'une émotion à renouveler. Dans cette recherche première, le jeune poète fait de singulières découvertes, celles des sentiers cachés qui peuvent devenir des avenues. Dont il aura intérêt à ne pas oublier la cartographie. Non comme procédé. Qui stérilise. Mais comme possible liberté. Et sensation en cours d'élaboration, à ne pas négliger. Surtout pas en faveur du discours. Perte facile, et qui peut conduire à l'abandon, par illusions, de la recherche du « sentier lumineux » : celui de la vraie source. Et de ses nombreuses, mais secrètes veines.

L'inspiration, si souvent invoquée comme réalité indiscutable, n'est qu'un leurre. Encouragé par l'accoutumance facile des lecteurs, ignorants, de la réalité poétique. Elle impose l'idée d'une communication venue de l'extérieur, voix secrète, audible du seul poète, mais étrangère à lui, et qui, sans doute par amour de lui (les muses, par exemple), fait le travail à sa place et lui laisse le rôle du « scribe accroupi ». Non, il n'y a pas de voix céleste, pas de murmure amoureux. Il y a... quoi ?

Il y a ce que le poète porte en lui, et, bien souvent, ignore de lui : l'immense trésor inconnu, bric-à-brac, bien souvent,

mais où se cachent aussi les perles et diamants de son inconscient. Le trésor endormi, c'est au poète seul, et pour cause, qu'il incombe d'aller le réveiller, le suggérer et l'activer dans cet unique effort : lui donner la parole. Et cela, non pas uniquement dans le langage quotidien qu'il ignore, bien qu'un Villon, par exemple, en ait tiré des merveilles inégalées. Mais dans une liberté qui, écartant les formules toutes faites, rend au langage l'espace et l'aspect d'une parole toute neuve, faite de mots, forcément tous connus, mais qui, du fait de leur rencontre inattendue avec d'autres mots aussi communs, réalisent alors, et de ce fait, l'apparition d'un équivalent poétique des accords dans la musique. Les mots, alors, débarrassés de la rouille des sens, se mettent à briller d'un singulier éclat. Doués, de ce fait, d'une puissance oubliée. Enfin restituée.

Et puis, encore, au cours de l'écriture poursuivie au fil des jours, il y aura ces rencontres, parfaitement inattendues, ces hasards, devenus vite bonheurs d'écriture, qui, ensuite, aideront d'autres poèmes à démarrer, à trouver, d'emblée, le ton même de la poésie. Et qui, tremplins inattendus des premiers poèmes, rencontrés en cours d'élaboration, peuvent devenir, en d'autres, initiateurs d'une idée de poème, où la poésie trouvera, singulièrement, l'air libre de sa propre essence. Les exemples ne manquent pas. Qu'on se souvienne encore de Villon – toujours lui – dont on sait ce qu'il a pu tirer des contraintes, à lui imposées comme aux autres concurrents, par des concours de poésie faits, semble-t-il, à l'usage des « rhétoriciens ». Le mot le dit assez bien : ceux qui croient que poésie égale éloquence ou bavardage. Extérieurs à elle. Et pour elle, mortels.

Seulement, parmi eux, en face d'eux, il y avait ce singulier étranger – à leurs modes de vie –, ce marginal, jamais dispensé de voir s'allonger, au-dessus de son ombre, celles de la corde et du gibet. Lui qui, au regard des juges, pour une fois sans robe rouge, aurait été le dernier auquel ils auraient pensé. Et sa parole, aujourd'hui encore, chante dans les mémoires de tous ceux qui attendent du poète autre chose que des discours, des enseignements dont ils n'ont que faire,

Liste bibliographique Club lecture n°1
Max Rouquette et les peintres
Bibliothèque Jean Claparède musée Fabre

Poème, pour Henri Frère, par Max Rouquette

Les Cahiers Max Rouquette, Dossier Max Rouquette et les peintres, Edition Association Amistats Max Rouquette, n° 3, juin 2009, p. 31

La devise de la licorne pourrait être la sienne : « A mon seul désir », par Max Rouquette

Les Cahiers Max Rouquette, Dossier Max Rouquette et les peintres, Edition Association Amistats Max Rouquette, n° 3, juin 2009, p. 30

Pour Georges, par Max Rouquette

Les Cahiers Max Rouquette, Dossier Max Rouquette et les peintres, Edition Association Amistats Max Rouquette, n° 3, juin 2009, p. 25

« Qu'il t'en souviennne Georges, de l'allée ombrageuse où s'enfuyaient des paons ! »

Georges Dezeuze : une rétrospective, 30 juin-20 sept. 1998, Musée Fabre Montpellier, Max Rouquette, Editions Ville de Montpellier, 1998, p. 13

Pour Colette Richarme. Quelques réflexions autour d'un peintre et de son œuvre, par Max Rouquette

Les Cahiers Max Rouquette, Dossier Max Rouquette et les peintres, Edition Association Amistats Max Rouquette, n° 3, juin 2009, p. 38-39

Appel.le Fenosa Orlando furiosa

Les Cahiers Max Rouquette, Dossier Max Rouquette et les peintres, Edition Association Amistats Max Rouquette, n° 3, juin 2009, p. 40-41

Blason de l'Hérault

Les Cahiers Max Rouquette, Dossier Max Rouquette et les peintres, Edition Association Amistats Max Rouquette, n° 3, juin 2009, p. 73

Extrait « Ils sont les bergers des étoiles »

Max Rouquette, Editions du Rocher, 2001, p. 250-259